

PETER GUTTRIDGE

LE DERNIER ROI DE BRIGHTON

ROUERGUE
noir

Présentation

Un homme empalé, abandonné à une atroce agonie. Un autre écorché vif. Un squelette découvert dans la mer, les pieds pris dans du ciment. Brighton est-elle devenue une cité barbare, sous la coupe de mafias cruelles, issues des terribles guerres des Balkans, rompues à la torture, sourdes à la pitié ? Ou le mal vient-il de plus profond, les crimes des fils se nourrissant de ceux des pères, d'anciennes malédictions ?

Alors que les bandes criminelles d'Europe de l'Est viennent affronter les clans familiaux de Brighton, le passé revient à la surface, comme un corps abandonné à la mer. L'affaire du train des convoyeurs de fonds dévalisé dans les années 1960, le mystère du meurtre des malles qui enflamma Brighton dans les années 1930, les influences mêlées de la police et de la pègre dans la domination des affaires criminelles depuis plusieurs générations, tout ceci n'est peut-être rien à côté du secret enfoui dans le cœur d'un homme depuis près de quarante ans.

John Hathaway, le parrain de Brighton, son roi sans joie, voudrait plus que tout oublier. Mais quelqu'un d'autre se souvient et a choisi son heure pour se rappeler à lui. Robert Watts, l'ancien chef de police limogé après l'affaire de Milldean, se voit contraint de combattre aux côtés de ses ennemis de toujours alors que ressurgissent les fantômes étranges du passé de son père.

Peter Guttridge

Peter Guttridge est né dans le Lancashire, en Angleterre et vit dans le Sussex. Pendant dix ans, il a été le critique de littérature policière le plus en vue du Royaume-Uni grâce à la chronique qu'il tenait dans le journal *The Observer*. *Promenade du crime*, le premier opus de sa trilogie de Brighton, est paru en 2011.

Du même auteur, chez le même éditeur

Promenade du crime, 2011

Ouvrage publié sous la direction de Jean-René Dastugue

Titre original : *The Last King of Brighton*

© 2011 by Peter Guttridge

© Éditions du Rouergue, 2013

isbn : 978-2-8126-0485-0

www.lerouergue.com

Peter Guttridge

LE DERNIER ROI
DE BRIGHTON

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE

*Pour toute ma famille,
en souvenir d'Ada et de Jim Guttridge*

« Si Dieu a abandonné cette ville malchanceuse, il n'a tout de même pas abandonné le monde qui s'étendait sous les cieux? »

Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*

PROLOGUE

Les barbares aux portes

Le fin pieu de chêne mesurait près de trois mètres, émoussé à une extrémité, taillé en pointe à l'autre bout. Il était enduit avec quelque chose de gras. À côté, posés dans l'herbe, se trouvaient des cordes, des cales et un maillet.

L'homme, bedonnant, entièrement nu, regardait l'attirail, les yeux exorbités. Sa bouche était barrée d'un morceau de ruban adhésif. Ses mains étaient attachées dans son dos, également avec du ruban adhésif. Il tremblait, sa chair tressautait. Les quatre hommes le firent tomber à terre et le retournèrent sur le ventre. Il hurla à travers son bâillon.

Ils attachèrent des cordes à ses chevilles et deux d'entre eux tirèrent dessus pour lui écarter les jambes.

Le plus grand des deux autres types plaça le pieu entre les jambes de l'homme nu, l'extrémité pointue dirigée vers son corps. L'autre s'agenouilla et fourragea entre les jambes avec un couteau. Il détourna la tête lorsque l'homme se souilla mais continua de fouiner et de tailler avec l'extrémité de la lame.

L'homme ruait et poussait des cris aigus malgré le bâillon. Il fut pris de convulsions et les hommes qui maintenaient les

cordes les tendirent encore plus pour qu'il ne gigote pas trop. Ses bras se mirent à trembler.

Le grand type se saisit du maillet et le plaça contre l'extrémité émoussée du pieu. L'homme au couteau leva l'extrémité pointue et l'enfonça entre les jambes écartées. La victime se mit à trembler de tout son corps.

Le type au maillet frappa sur l'extrémité émoussée du pieu. Trois fois. L'homme se cabra et commença à frapper le sol avec son front. Celui qui était agenouillé entre ses jambes lui appuya sur le dos du bout des doigts, vérifiant la progression du pieu dans le corps. Satisfait, il fit signe au grand type de continuer.

Quand les trois coups suivants enfoncèrent un peu plus le pieu dans son corps, l'homme se mit à pousser des gémissements étranges. Un liquide mousseux et bilieux lui coulait des narines. Le type au maillet fit une pause, mais celui qui était agenouillé lui indiqua de poursuivre. Après trois autres coups, l'homme à genoux ramassa son couteau et se pencha sur le corps agité de violentes secousses. La peau au-dessus de l'épaule droite était tendue et gonflée. Il fit une entaille en croix dans la grosseur. Du sang jaillit de la blessure.

L'homme au couteau s'accroupit à côté de l'épaule tandis que la pointe du pieu émergeait, poussée par trois autres coups de maillet. Lorsqu'elle arriva au niveau de l'oreille droite, il leva la main. Son complice laissa tomber le maillet sur l'herbe et vint se placer à côté de celui qu'il venait d'embrocher.

Les bras de l'homme empalé étaient secoués de soubresauts mais, à part cela, il ne bougeait pas. Il saignait abondamment de l'épaule et du rectum. Les deux hommes qui tenaient les cordes retournèrent son corps raidi par la douleur. Ils attachèrent les jambes au pieu.

Les paupières du supplicié battaient frénétiquement, son visage était congestionné. De la bave verdâtre sortait de ses narines et formait des bulles. Le plus grand type se pencha sur lui et arracha le ruban adhésif collé sur sa bouche. Les lèvres de l'homme empalé étaient retroussées sur ses dents en une grimace d'agonie. Il respirait difficilement, par à-coups.

Les quatre hommes le soulevèrent. Ils le transportèrent jusqu'à un cadre rudimentaire et placèrent l'extrémité émoussée du pieu dans un trou préparé à l'avance. Tandis qu'ils le levaient pour le caler sur le cadre, le poids de son corps le fit descendre le long du pieu et, avec un étrange bruit de succion, le sommet de son crâne se retrouva aligné avec la pointe. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait par secousses, à une vitesse indescriptible.

Deux des types maintenaient le corps pendant que les deux autres s'affairaient à attacher le pieu au cadre. Quand ils eurent terminé, ils reculèrent pour observer leur ouvrage. La tête de l'homme tombait vers l'avant, ses yeux roulaient. Il gémissait encore quand ses bourreaux quittèrent les lieux.

PREMIÈRE PARTIE

Les sixties

UN

Johnny, Remember Me' **Johnny, ne m'oublie pas**

1963

La hache fit voler la fenêtre en éclats, des morceaux de verre tombèrent en cascade sur le sol du wagon. Le grand type qui la maniait passa brusquement la tête et les épaules par l'ouverture et se hissa à l'intérieur. Les cinq employés de la poste qui entassaient des sacs de courrier devant la porte reculèrent lorsqu'il les menaça avec sa hache. Derrière eux, les sacs s'écroulèrent quand la porte céda et six autres hommes, vêtus de bleus de travail et coiffés de cagoules en laine, pénétrèrent dans le wagon. Ils étaient armés de manches de pioche et de matraques.

Les coups se mirent à pleuvoir sur les postiers, visant les épaules et les coudes, et les hommes masqués leur donnèrent l'ordre de se coucher au sol. Les employés obéirent. Cinq minutes auparavant, ils avaient entendu quelqu'un crier à l'extérieur : « Ils sont en train de verrouiller la porte – prenez les flingues. »

1. Morceau écrit et composé par Geoff Goddard, interprété par John Leyton, classé numéro un des charts anglais en 1961. (Toutes les notes sont du traducteur.)

« Ne nous regardez pas, bordel ! » beugla un des hommes masqués en envoyant un coup de pied dans les côtes d'un postier. « Regardez le putain de sol ! »

Malgré tout, chacun des hommes allongés par terre jeta un coup d'œil furtif en direction des braqueurs qui s'affairaient. Pendant que deux des hommes montaient la garde, un manche de pioche à la main, deux autres rassemblaient les sacs de courrier. Trois autres les lançaient sur les rails. Une forte odeur de transpiration envahissait l'habitacle.

Il y avait cent vingt-huit sacs dans le wagon. Une demi-heure plus tard, quand l'homme à la hache consulta sa montre, il n'en restait plus que sept.

« C'est bon », lança-t-il, « on se casse. » Il vit un de ses hommes lancer un regard en direction des derniers sacs. « Laisse tomber. »

Il resta dans le wagon pendant que les autres descendaient. Quelques instants plus tard, le mécanicien du train et le chauffeur furent traînés à l'intérieur, menottés l'un à l'autre. Le crâne du mécanicien saignait abondamment. Ils furent jetés à terre, à côté des postiers.

Un autre grand type se pencha au-dessus d'eux.

« On laisse quelqu'un derrière », siffla-t-il. « Ne bougez pas pendant une demi-heure, sinon vous y passez tous. »

Puis les hommes masqués disparurent, emportant avec eux 2,6 millions de livres sterling en coupures non marquées. Cela se passait une heure avant le lever du soleil, le jeudi 8 août 1963.

Le dimanche 11 août, John Hathaway, assis à la table du petit déjeuner, lisait ce que la presse appelait « L'attaque du train postal » dans l'exemplaire du *News of the World* de son père quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Les banques avaient admis que les billets usagés de cinq et une livre sterling et ceux de dix shillings dérobés dans le train postal de nuit reliant Glasgow à Londres étaient quasiment impossibles à tracer. L'une des banques avait même déclaré que son argent n'était pas assuré et qu'elle devrait donc en assumer seule la perte.

La police affirmait disposer de pistes significatives, mais elle disait toujours ça. Bien que les journaux soient choqués que le mécanicien du train, Jack Mills, ait été gravement blessé pour avoir résisté aux voleurs, il était évident qu'ils étaient en admiration devant l'audace du coup.

C'était également le cas d'Hathaway. D'après ce qu'il avait lu, le vol avait été planifié et exécuté avec une précision militaire. Le train, stoppé sur une portion de rails isolée à Sears Crossing, dans le Buckinghamshire, grâce à un feu de signalisation trafiqué, avait été vidé en un temps record. Les voleurs avaient disparu dans la nuit et l'on n'avait plus entendu parler d'eux depuis.

Cela lui rappela un film qu'il avait vu deux ans auparavant – *The League of Gentlemen*¹ – dans lequel Jack Hawkins et une bande d'anciens soldats commettaient un braquage de banque parfait.

« Sauf qu'ils se font attraper », se disait-il à lui-même tout en ouvrant la porte d'entrée. Son visage vira au rouge en moins d'une seconde.

« Ton père t'a-t-il prévenu que je passerais ? », demanda la femme qui se tenait sur les marches.

« Oui, Barbara, il m'a dit que quelqu'un devait passer, avec de l'argent », balbutia Hathaway. Il fit un pas de côté pour que

1. Titre français : *Hold-up à Londres*, 1960, réalisé par Basil Dearden.

Barbara, qui travaillait dans l'une des affaires de son père, puisse entrer dans la maison. Elle tourna la tête vers lui et il lui fit vaguement signe d'avancer dans le couloir. Il l'observa tandis qu'elle marchait devant lui, en balançant des hanches. Il pouvait sentir son parfum.

Son cœur cognait dans sa poitrine. Barbara, une dizaine d'années de plus qu'Hathaway, ressemblait à une version plus douce de Cathy Gale dans *The Avengers*¹. L'impossible objet de son désir. Quand il se rendait au bureau de son père, il essayait de ne pas la reluquer, tout au moins quand elle risquait de le remarquer.

Elle s'arrêta devant la table du petit déjeuner et y déposa une épaisse enveloppe marron.

« Ne dépense pas tout d'un coup », dit-elle sans se retourner. Elle baissa le regard vers le journal.

« L'article que j'ai lu affirme que le cerveau de l'affaire est quelqu'un de Brighton », annonça-t-elle. « Un ermite vivant seul dans une pièce et qui travaille avec un soin infini à élaborer des plans criminels qu'il propose ensuite à un maître du crime bien connu du quartier de Harrow Road, à Londres. »

Elle se retourna en riant.

« Du grand n'importe quoi », conclut-elle. Son regard navigua du visage cramoisi d'Hathaway vers le devant de son pantalon avant de faire le tour de la pièce. « Tu as eu des nouvelles de tes parents ? »

Les parents d'Hathaway étaient partis en vacances au volant de leur Morris Oxford. Un périple qui devait les mener jusqu'en Espagne, en passant par la France. Ils ne rentreraient pas avant trois semaines, peut-être plus. « On va se laisser

1. Titre français : *Chapeau melon et bottes de cuir*.

porter », avait dit son père. Sa mère considérait ça comme une seconde lune de miel.

Hathaway secoua la tête.

« Ils ne sont partis qu’hier.

– Ils ne seront pas là pour ton anniversaire, c’est dommage. » Elle s’avança vers lui. « Quel âge auras-tu demain ?

– Dix-sept », répondit Hathaway en essayant de se concentrer sur son visage plutôt que sur son décolleté.

« Dix-sept ans et cette grande maison pour toi tout seul. J’imagine que tu as organisé une fête. Peut-être plusieurs. » Elle fit encore un pas dans sa direction. « J’espère que tu vas être sage. »

Hathaway haussa les épaules, le visage de plus en plus rouge, désarçonné par la manière dont elle le regardait. Il était à la fois nerveux et prudent. Il la vit qui à nouveau jetait un coup d’œil à son pantalon.

« Je n’aime pas trop les fêtes.

– Et les cadeaux d’anniversaire ? » demanda-t-elle. Elle était maintenant à moins d’un mètre de lui. Son parfum l’enveloppa. « Tu dois aimer ça.

– Comme tout le monde », répondit-il. Sa gorge était sèche. Barbara était si proche qu’il pouvait sentir la chaleur de son souffle. Elle leva la main et lui effleura le coin de la bouche avec un ongle peint en rouge.

« Tu aimerais que je te donne le mien en avance ? »

Lorsque les Avalons eurent fini leur concert et après de maigres applaudissements, le patron les rejoignit, l’air amer.

« Le public n’était pas terrible », lui lança Hathaway en prenant l’enveloppe qu’il lui tendait. « Ils ne sont pas du tout entrés dedans. »

Le patron le regarda mais ne lui répondit pas. Au lieu de cela, il dit : « J'espère que ton père passe de bonnes vacances.

– Ça semble être le cas », confirma Hathaway en glissant l'enveloppe dans la poche de la veste. Il était impeccablement vêtu d'un costume sombre à revers étroits, d'une chemise blanche et d'une fine cravate noire. Les trois autres membres du groupe – Dan, Bill et Charlie – étaient habillés de la même manière et tous avaient les cheveux gominés plaqués en arrière.

« Bon, même heure la semaine prochaine », ajouta Hathaway.

Le patron eut un sourire forcé.

« Je suis impatient d'y être », répondit-il.

Après avoir chargé le matériel dans le fourgon de Charlie, ils traversèrent la rue jusqu'à un autre pub, y commandèrent des demi-pintes et Hathaway partagea l'argent entre les membres du groupe.

« Quel casse-couilles ce patron », attaqua Hathaway.

« Il doit y avoir un truc dans la bière », poursuivit Dan, le chanteur. « On aurait dit que les gens assistaient à une veillée funèbre.

– Eh oui, c'est dimanche et il n'y avait que des vieux », ajouta Hathaway. « Il n'y en avait pas un de moins de trente ans.

– Qu'est-ce qu'elle croyait cette bonne femme à nous demander si on pouvait jouer du Frank Ifield? », dit Dan. « Est-ce que j'ai une tête à faire du chant tyrolien? »

– Faut dire », intervint Hathaway. « Avec ce pantalon...

– Va te faire foutre », rétorqua Dan en lui envoyant une bourrade. « Maintenant, au lieu d'escalader la montagne, si elle veut que je descende à la cave...

– Ah, arrête », dit Charlie, le batteur. Âgé de deux ans de plus que les autres, c'était l'aîné du groupe. Il sortit son peigne

et réajusta son épaisse tignasse de cheveux gominés en une impressionnante banane.

« En tout cas, bon concert », poursuivit-il. « Et tu ne t'es presque pas planté sur l'intro de *Wonderful Land* ce soir, Johnny.

– Je la tiens presque », répondit Hathaway. Il observa Charlie qui remettait ses cheveux en place. Le batteur s'en aperçut.

« Observe bien le maître », lui lança-t-il.

Charlie Laker était un Teddy boy depuis ses treize ans. Lorsqu'il n'était pas en tenue de scène, il portait en permanence une veste de style édouardien et des creepers. À ses yeux, Duane Eddy était Dieu et Gene Vincent était assis à sa droite. Il était mécanicien auto mais circulait en moto. Le fourgon appartenait à son père. Charlie se moquait copieusement de Hathaway et de sa Vespa.

« Je pense qu'on devrait changer de look », dit Hathaway. « Toutes ces coupes à frange façon Beatles dans les hit-parades.

– Je ne porterai pas de putain de frange ni de cheveux longs » réagit brutalement Charlie. « Ces pédales de Liverpool peuvent faire ce qu'elles veulent.

– C'est en train de devenir à la mode », dit Hathaway. Dan et Bill, le guitariste rythmique, hochèrent la tête de concert.

« Avoir une coupe de gonzesse ou être une tante ? » demanda Charlie. Tous se mirent à rire.

« On devrait tout de même bosser quelques-unes de leurs chansons », proposa Bill. « J'ai récupéré le nouveau Billy J. Kramer et le dernier titre de Gerry and the Pacemakers. Je peux trouver les accords. »

Trois d'entre eux étaient capables de lire une partition, mais le moyen le plus simple de rester au goût du jour n'était pas d'attendre que les partitions soient éditées – ce qui pouvait prendre pas mal de temps – mais de repérer les accords à l'oreille en

écoutant les disques encore et encore. Cela voulait aussi dire que parfois les paroles n'étaient pas tout à fait exactes.

« Il faut y réfléchir », conclut Hathaway en se levant.

« Où tu vas ? » l'interrogea Dan. « C'est ta tournée.

– J'ai quelqu'un qui doit passer à la maison », expliqua Hathaway.

« Ah, d'accord », s'amusa Dan. « Quand le chat n'est pas là, etc. Tu veux qu'on t'accompagne, pour te filer un coup de main avec le fromage ?

– Je m'en sortirai très bien tout seul, merci.

– C'est qui ? » demanda Charlie. « On la connaît ?

– C'est pas la grosse qui habite au bout de ta rue au moins ? » ajouta Dan.

« Va te faire foutre », répliqua Hathaway. « On se voit vendredi.

– Oublie pas ta capote, mon pote », continua Dan. « Et pour l'amour de Dieu, ne la laisse pas se mettre dessus, sinon t'es grillé. »

Hathaway, ignorant leurs moqueries, sortit dans la rue et enfourcha son scooter. Quand il arriva chez lui, la voiture de Barbara était déjà garée dans l'allée.

Le lundi soir, la radio annonça que la police avait localisé l'endroit où les braqueurs du train postal s'étaient planqués. La nouvelle s'étalait en première page des journaux le mardi matin. Il s'agissait de la ferme Leatherslade, quelque part dans l'Oxfordshire. Le vendredi, Roger Cordrey et Bill Boal furent arrêtés. Hathaway reconnut le nom de Cordrey. Son père le connaissait. Il tenait une boutique de fleurs en ville.

Ce soir-là, les Avalons jouaient dans un nouveau pub à la sortie de Hove. Hathaway eut le temps de regarder la nouvelle

émission musicale *Ready Steady Go!* et de mater la présentatrice Cathy McGowan, et sa minijupe, avant de partir sur sa Vespa. Il apprécia le thème musical du générique, « 5 - 4 - 3 - 2 - 1 ».

La soirée commença bien mais dégénéra rapidement à cause de six Teddy boys venus chercher la bagarre. Avant même d'avoir entamé leur troisième tournée de Newcastle Brown¹, ils sifflaient et huaient. Ils étaient assis à droite de la scène, l'air méprisant, les doigts couverts de grosses bagues qui pouvaient provoquer de belles blessures à chaque coup de poing.

Ils se tinrent tranquilles au début, les Avalons démarraient toujours avec du Gene Vincent et du Roy Orbison. Mais quand ils passèrent à des chansons style Liverpool, les Teddy boys devinrent menaçants.

Le pub n'était qu'à moitié plein. Hathaway jeta un œil vers le patron, en grande conversation avec quelqu'un installé au bar.

Les premières pièces volèrent au milieu de la seconde reprise des Shadows, *Apache*.

« Va te payer des cours de guitare », lui lança le plus grand des Teddys. Les autres ricanèrent.

Quelques instants plus tard, la première bouteille de Newcastle Brown atteignait Dan à la poitrine. Quand la seconde atterrit sur le tom basse de Charlie, celui-ci jaillit de derrière sa batterie et sauta de l'estrade qui faisait office de scène sans qu'un seul des Teddy boys n'ait eu le temps de se mettre debout.

Pendant qu'il fonçait dans le tas, Hathaway se tourna vers Dan et Bill et fit passer la sangle de sa Fender Stratocaster par-dessus sa tête.

1. L'une des bières en bouteille les plus vendues au Royaume Uni.